



NOTRE POLOGNE

revue mensuelle pour la jeunesse



<p>RÉDACTION ET ADMINISTRATION LES AMIS DE LA POLOGNE 16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e) Directrice : ROSA BAILLY</p>	<p>Compte de Chèques Postaux : Paris 880-96 Téléphone : Odéon : 62-10 EN POLOGNE : Bank P.K.O. Jasna 9, VARSOVIE, N° 22.000</p>	<p>ABONNEMENTS Les abonnements partent d'Octobre France : 5 fr. par an Pologne : 1 zl. 50</p>
---	---	--



PAYSANNES DE POZNANIE



JOUR DE RENTRÉE A WILNO

Le plus beau jour, à l'école, est le jour de la rentrée. C'est en général le 1^{er} septembre. Presque toujours, le temps est magnifique.

On marche allègrement dans l'air matinal, et la rue est pleine des sourires des jeunes filles et des saluts des garçons. On incline la tête à droite et à gauche, et à travers cette allée de saluts, on arrive au gymnase Lelewel. On entend des appels : « En classe ! en classe ! »

Par la porte, le torrent des élèves se déverse à travers les larges corridors. Les garçons au visage hâlé vocifèrent et se bousculent, jusqu'à ce que les surveillants, déjà épuisés par leurs cris pour rappeler tout le monde à l'ordre, empoignent les plus turbulents et les disposent en rangs. Alors, le « corps professoral » s'avance, et l'on aperçoit l'orchestre dont les trompettes brillent. Le directeur apparaît. Le drapeau de l'école s'encadre dans la porte ; soutenu par trois jeunes gens qui se redressent fièrement, il pénètre dans le gymnase. L'orchestre entame : « Non, la Pologne n'est pas morte... », et tous se mettent au garde à vous. Des balcons et des fenêtres avoisinantes, le public regarde le spectacle. Le ciel est bleu... Une feuille de châtaignier tombe légèrement, et les paupières s'abaissent car chacun veut dissimuler à tous et à soi-même les larmes qui coulent des yeux sans qu'on puisse les arrêter.

Le drapeau est maintenant dans la rue, précédé de la fanfare. On entend par derrière le pas cadencé des garçons aux yeux rieurs, déjà prêts aux espiègleries, encadrés des surveillants au regard sévère. Aux fenêtres et aux portes des maisons, se montrent les visages attentifs et joyeux des habitants attirés par la musique, des groupes se forment sur les trottoirs ; les gamins des rues, excités, courent et sautent en mesure, et la troupe des élèves arrive ainsi au seuil de l'église Saint Jean. D'autres écoles les y ont précédés avec d'autres orchestres ; dans l'air volent

des souhaits de bienvenue, luisent des sourires ; le vent bruisse dans les drapeaux, et du portail largement ouvert de l'église s'élève une odeur d'encens. Le vent est parfumé d'éternité, le vent chante la Pologne et semble précéder d'un battement d'ailes la foule des enfants entrant dans le sanctuaire. Tel est le jour de la rentrée...

E. KOBYLINSKA.



EUGÉNIE KOBYLINSKA
ECRIVAIN ET PROFESSEUR A WILNO

AMIS LECTEURS, vos abonnements sont terminés !

Pour recevoir NOTRE POLOGNE en 1938-1939, envoyez-nous le montant de votre réabonnement avant la fin d'Octobre.

Nos lecteurs français : 5 francs en timbres, ou par chèque postal adressé aux " Amis de la Pologne " 16, rue Abbé de l'Épée, Paris 5^e. — N^o du compte : Paris 880-96.

Nos amis Polonais : 1 zloty 50, adressé au compte des " Amis de la Pologne " 22.000, à la Banque P. K. O. Jasna 9, Varsovie, en même temps qu'une carte postale adressée à nos bureaux de Paris pour nous prévenir de ce versement.

UNE ÉTUDIANTE PAUVRE

(MADAME CURIE A PARIS)

Marie Skłodowska, la future Madame Curie, venue à Paris suivre les cours de la Sorbonne, n'est pas la seule étudiante qui dispose de cent francs par mois ; la plupart de ses camarades polonaises sont aussi pauvres qu'elle. Les unes occupent à trois ou quatre, le même logement et prennent leur repas en commun. D'autres, qui habitent seules, consacrent plusieurs heures par jour au ménage, à la cuisine, au raccommodage, et, à force d'ingéniosité, mangent à leur faim, se chauffent et s'habillent... plus ou moins élégamment. C'est la méthode adoptée jadis par Bronia, dont les talents de cordon-bleu étaient devenus célèbres au quartier latin.

Sages exemples, que Marie dédaigne de suivre. Elle tient trop à sa tranquillité pour partager un logis avec des amies. Elle est trop hantée par le travail pour se préoccuper de son confort. Le voudrait-elle d'ailleurs, qu'elle en serait incapable : cette fille qui, à dix-sept ans, exerçait chez des étrangers, le métier d'institutrice et donnait sept ou huit heures de leçons par jour, n'a jamais eu le temps de devenir une ménagère. Tout ce que Bronia a appris pendant qu'elle était maîtresse de maison chez son père, Marie l'ignore. Et le bruit court, dans la colonie polonaise, que « Mademoiselle Skłodowska ne sait pas avec quoi l'on prépare le bouillon ».

Elle ne le sait pas, et elle ne veut pas le savoir. Pourquoi passerait-elle une matinée à s'initier aux mystères du pot-au-feu, alors qu'elle peut apprendre quelques pages de physique, ou faire au laboratoire une analyse intéressante ?

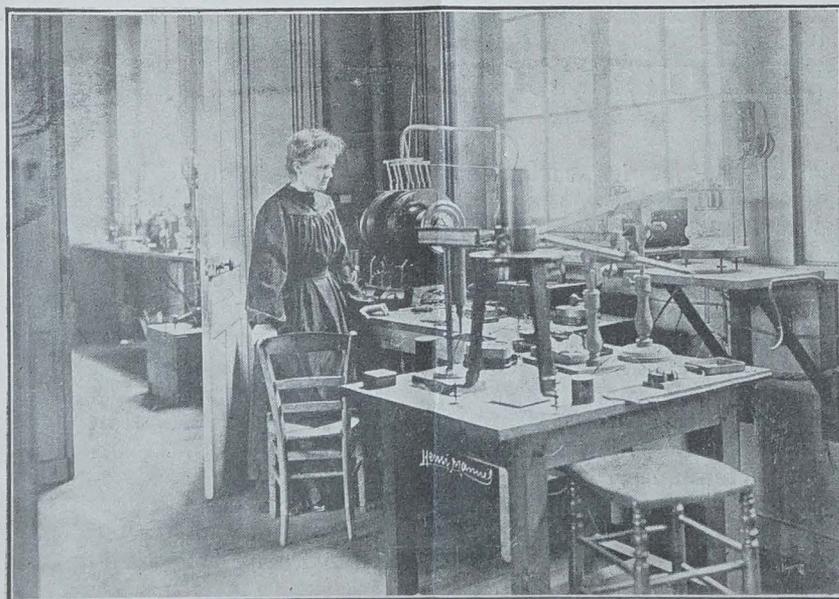
De propos délibéré, elle a supprimé de son programme les distractions, les réunions amicales, le contact avec les humains. De même, décide-t-elle que la vie matérielle n'a aucune importance, qu'elle

n'existe pas. Forte de ce principe, elle se compose une existence de spartiate, étrange, inhumaine.

Rue Flatters, boulevard du Port-Royal, rue des Feuillantines... les chambres qu'habite Marie se ressemblent par la modicité du loyer et par l'inconfort. La première est située dans un pauvre hôtel meublé où logent des ménages d'étudiants, des médecins, des officiers de la caserne voisine. Plus tard, la jeune fille, cherchant le calme absolu, louera une mansarde semblable aux chambres de domestiques, au sommet d'un immeuble bourgeois. Pour quinze ou vingt francs par mois, l'on trouve un réduit minuscule qui prend la lumière par une lucarne donnant directement sur le toit en pente. A travers cette « tabatière » apparaît un carré de ciel. Ni chauffage, ni éclairage, ni eau.

Marie garnit ce local de tous les objets qu'elle possède : un lit pliant en fer, le matelas qu'elle a apporté de Pologne. Un poêle, une table de bois blanc, une chaise de cuisine, une cuvette. Une lampe à pétrole, coiffée d'un abat-jour de deux sous. Un broc qu'il faut aller remplir au robinet du palier. Un réchaud à alcool grand comme une soucoupe, et qui, trois années durant, suffira à cuire les repas. Deux assiettes, un couteau, une fourchette, une cuillère, une tasse, une casserole. Et puis une bouilloire et trois verres où, selon l'habitude polonaise, l'étudiante verse le thé lorsque les Dluski viennent la voir. Dans les occasions, rarissimes à présent, où elle reçoit des visites, l'hospitalité ne perd pas ses droits : Marie allume le petit poêle, dont le tuyau en zigzags décrit dans la pièce des détours compliqués. Et elle sort de son coin, en guise de siège, la grosse malle brune et bombée qui déjà lui tient lieu de commode et d'armoire.

Pas de service : une seule heure de femme de ménage surchargerait à l'excès le budget-dépenses. Sup-



MADAME CURIE DANS SON LABORATOIRE

primés les frais de transports : par tous les temps, Marie gagne à pied la Sorbonne. Le minimum de charbon : un ou deux sacs de « boulets » par hiver, que la jeune fille achète chez le marchand du coin et qu'elle hisse elle-même, seau par seau, au sixième étage d'un escalier à marches raides, en s'arrêtant à chaque palier pour reprendre haleine. Le minimum d'éclairage : dès qu'il fait nuit, l'étudiante se réfugie dans cet asile bienheureux qui se nomme la bibliothèque Sainte-Genève, où le gaz est allumé, où il fait tiède. Assise, la tête dans ses mains, à une des grandes tables rectangulaires, une Polonaise pauvre peut travailler jusqu'à ce que l'on ferme les portes, à dix heures du soir. Il suffit ensuite d'avoir assez de pétrole pour s'éclairer chez soi jusqu'à deux heures du matin... Alors, les yeux rougis de fatigue, Marie laisse là ses livres et se jette sur son lit.

La seule chose qu'elle sache faire, dans l'humble domaine pratique, c'est coudre — souvenir des « travaux manuels » du pensionnat Sikorski, souvenir des longues journées de Szczuki où, tout en surveillant les leçons des enfants, l'institutrice prenait son ouvrage. N'en concluons pas que Marie, dans un accès de coquetterie, achète parfois à vil prix un coupon d'étoffe et se taille une blouse neuve. Elle semble avoir juré, au contraire, de ne jamais quitter ses robes de Varsovie et, lustrées, élimées, râpées, elle les porte sans fin. Mais elle entretient soigneusement ses vêtements, elle les nettoie, les raccommode. Elle condescend aussi à faire la lessive dans sa cuvette, lorsqu'elle est trop fatiguée pour travailler et qu'elle a besoin d'une « détente ».

Marie n'admet pas qu'elle puisse avoir froid ou faim. Afin de ne pas racheter de charbon — et par distraction aussi ! — elle néglige d'allumer le poêle au tuyau contourné et elle écrit des chiffres, des équations, sans s'apercevoir que ses doigts deviennent gourds, que ses épaules frissonnent. Une soupe chaude, un morceau de viande la réconforteraient. Mais Marie

ne sait pas faire la soupe ! Marie ne peut pas dépenser un franc et perdre une demi-heure pour préparer une escalope ! Elle n'entre presque jamais chez le boucher, encore moins au restaurant : c'est trop cher. Pendant des semaines, elle ne mange que du pain beurré, en buvant du thé. Lorsqu'elle a envie d'un festin, elle pénètre dans une crèmerie du quartier latin où on lui sert deux œufs, ou bien elle achète un morceau de chocolat, un fruit.

A ce régime, la fille solide et fraîche qui, il y a quelques mois, quittait Varsovie, s'anémie rapidement. Souvent, lorsqu'elle se lève de sa table, la tête lui tourne. Elle a à peine le temps de gagner son lit, où elle perd connaissance. Revenue à elle, elle se demande pourquoi elle s'est évanouie, elle se croit malade et elle dédaigne, comme le reste, sa maladie. Il ne lui vient pas à l'idée qu'elle tombe de faiblesse et que son seul mal est de mourir de faim.

Ou bien l'hiver se prolonge, glaçant la mansarde du sixième étage. Il fait si froid que Marie ne peut plus dormir. Elle grelotte. Sa provision de charbon est épuisée... Mais quoi ? Est-ce qu'une fille de Varsovie va se laisser vaincre par un hiver parisien ? Marie rallume la lampe, regarde autour d'elle. Elle ouvre la grosse malle, rassemble les vêtements qu'elle possède. Elle en met le plus possible sur elle, puis s'étant reglissée dans son lit, elle empile le reste, sa robe de rechange, son linge, par-dessus la couverture. Il fait trop froid encore. Marie tend le bras, attire à elle l'unique chaise, la soulève, la couche au faite de ses vêtements amassés, se donnant on ne sait quelle illusion de poids, de chaleur.

Il ne lui reste plus qu'à attendre le sommeil, sans bouger surtout, afin de préserver l'échafaudage dont elle est la base vivante.

Cependant, dans le pot à eau, se forme lentement une couche de glace.

EVE CURIE.

(Extrait de « Madame Curie »)

LES BEAUX COSTUMES POLONAIS

Les paysans polonais portent encore les costumes nationaux.

Ils ont de leurs propres mains récolté le chanvre ou le lin, coupé la laine dont ils feront leurs vêtements. Ils en ont tissé eux-mêmes l'étoffe. Ces étoffes sont épaisses, solides, elles peuvent se conserver pendant plusieurs générations. Elles tombent en nobles plis et elles ont la beauté de tout ce qui est exécuté avec de parfaits matériaux. Inutile de vous dire que les couleurs qui les teignent sont tirées des végétaux et ne s'altèrent pas comme les couleurs chimiques employées pour nos soies et nos cotonnades.

Naturellement, chaque province a son costume bien à elle, comme elle a ses coutumes propres. Dans la région de Lowicz, aux environs de Varsovie, paysannes et paysans sont vêtus de draps aux rayures verticales qui offrent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ces couleurs sont disposées avec un goût à la fois si

hardi et si subtil, de si savants dégradés, en des bandes de grandeurs différentes, si savamment calculées, qu'elles éblouissent comme la palette d'un coloriste de génie. Le vêtement des hommes se compose d'une petite jaquette sans manches, dont la coupe gracieuse rappelle celle du XVIII^e siècle, de pantalons en drap rayé, de hautes bottes et d'une large ceinture. Ces beaux paysans, grands et robustes, que l'écrivain Reymont compare à de jeunes peupliers, ont dans ces atours une charmante tournure. Les paysannes affectionnent les jupes dont le drap raide est encore ballonné par de très nombreuses fronces. On dirait qu'elles portent des crinolines. Sur leur légère blouse blanche, elles disposent une multitude de colliers chatoyants et se coiffent d'un fichu de couleur. Les jeunes mariées ne se contentent pas d'une mince torsade de fleurs d'oranger, elles se parent de tout un luxe de fleurs, de rubans et de guirlandes de perles.



COSTUMES DES BESKIDES, DE PODOLIE ET DE CRACOVIE

A Cracovie, les paysans portent fièrement la « czapka » ou bonnet carré, agrémenté de plumes de paon et d'un piquet de rubans de toutes les couleurs. Leur grande houppelande blanche à revers rouges est d'une coupe fort noble. Souvent, au lieu de cette houppelande, ils portent une sorte de redingote sans manches, en drap bleu, à revers rouges, qui s'agrémente de boutons de cuivre et de pompons verts aux poches et par devant. Tous portent la culotte rayée blanc et rose et les hautes bottes. Une ceinture de cuir très haute, où des clous de cuivre forment les plus capricieux dessins, leur enserre la taille. Les paysannes sont toutes scintillantes, toutes lumineuses, avec leur corselet de velours brodé de fleurs de soie, agrémenté de coraux, de bouclettes de cuivre ou d'argent et de paillettes multicolores. Sur leur jupe à fleurs, elles ont un petit tablier blanc où s'étagent des rubans de satin de diverses couleurs. Leur ravissante coiffure est une couronne de fleurs d'où pendent jusqu'aux chevilles des rubans fleuris.

Les montagnards de Zakopane portent de longs pantalons collants, en une sorte de drap bourru et blanc, qui s'évasent sur les pieds chaussés d'élégantes espadrilles de cuir aux bouts pointus ; une rosette de couleur marque la cheville et sa couleur diffère selon les villages. Les pantalons, tout aussi bien que le court manteau flottant sur les épaules, sont merveilleusement brodés de dessins traditionnels, en forme de cœurs et de fleurs. Les montagnards portent un chapeau de feutre noir, paré d'un cordon de coquillages marins, ce qui ne laisse pas de surprendre. Ils tiennent en main une canne qui est aussi une hachette et dont le manche de cuivre, aussi bien que la hachette elle-même, est décorée de fleurs et d'étoiles.

Les Beskides Orientales, près de la Roumanie, semblent ruisseler de pourpre lorsque les montagnards se rendent en groupes le dimanche à la messe. Le drap



PAYSANNE DE LOWICZ

dont ils font leurs pantalons est, en effet, de couleur de pourpre comme les tabliers des femmes, en étoffe lamée de fils d'or. Été comme hiver, hommes et femmes portent des « serdaks », c'est-à-dire des vestes en peaux de moutons dont le côté tanné est brodé de soie et paré de mille œillets de métal, disposés avec le goût le plus riche et le plus sûr. Ils sont très curieux, ces montagnards des Beskides Orientales, ou Hout-souls. Le style de leur costume rappelle l'Extrême-Orient : leurs bas d'épaisse laine brodée les équarrit d'en bas et la pointe aigue de leurs sandales fait penser aux toits retroussés des pagodes.

Dans les Beskides Occidentales, par contre, les femmes portent de sévères et magnifiques costumes qui font penser à ceux de nos vieilles provinces françaises : jupe noire froncée à la taille, corselet noir délicieusement brodé de grappes d'or ou de fleurs d'argent. chemisette de fine batiste aux manches courtes gonflées et garnies de dentelles, riche tablier de soie broché aux reflets changeants et sur la tête un petit bonnet de dentelle qui cache les cheveux et qui se recouvre lui-même d'un grand fichu, chatoyant comme le tablier. Les hommes ont des pantalons de drap collant, des sandales retenues aux chevilles par une cordelière blanche vingt fois enroulée, un gilet noir à gros pompons rouges et un chapeau de feutre noir.

Dans la Silésie voisine, la richesse des femmes s'atteste par le nombre de jupes qu'elles superposent. Les plus riches ressemblent ainsi à des tours ! La jupe supérieure est d'un rouge superbe, à demi caché toutefois par le tablier broché. Rouge aussi le fichu qui encadre étroitement la tête. Le petit canton de Zywiec est renommé par la magnificence des costumes féminins : ils sont tout en dentelles et d'une valeur souvent inimaginable.

Il faudrait encore vous parler des costumes de Wolhynie, de Polésie, de Poznanie... Que sais-je ! Regardez les photographies, elles vous en diront encore plus



SILÉSIENS

long que les descriptions. Elles vous montreront la beauté de la coupe et la grande allure des paysans. Toutefois, elles n'arriveront pas à vous donner la plus légère idée de la gaieté et de la joie que donnent à une foule de telles parures. La moindre assemblée paysanne prend un air de fête.

Le mieux, voyez-vous, chers lecteurs, c'est de vous rendre en Pologne pendant les vacances et de vous réjouir les yeux et le cœur par ces visions si belles et qui deviennent, dans notre Europe mécanisée, de plus en plus rares.



PAYSANNES DE ZYWIEC

L'histoire de Madame CHRZANOWSKA,

qui défendit la Pologne contre les Turcs (1675)

Samuel Chrzanowski, « oberleutnant » du régiment de dragons de Messire Cetner, avait, sur l'ordre du roi Jean Sobieski, pris la direction de la défense du château de Trembowla presque au moment où la terre tremblait sous les sabots des chevaux turcs. Nuradyn et Ibrahim, surnommé le gros, arrivaient avec beaucoup d'autres et non moins célèbres chefs ottomans. Maintenant, le château est ébranlé par le tir des canons d'Ibrahim le Gros, et les mines éclatent toujours plus fréquemment dans les souterrains, peu meurtrières, il est vrai, mais semant la terreur parmi la garnison. Des nouvelles vagues parvenaient aux assiégés, annonçant que Nuradyn était déjà battu à Léopol ; il s'agissait donc de tenir encore un jour, deux jours, trois au plus, jusqu'à ce qu'arrive le roi Jean qui viendrait sauver le château.

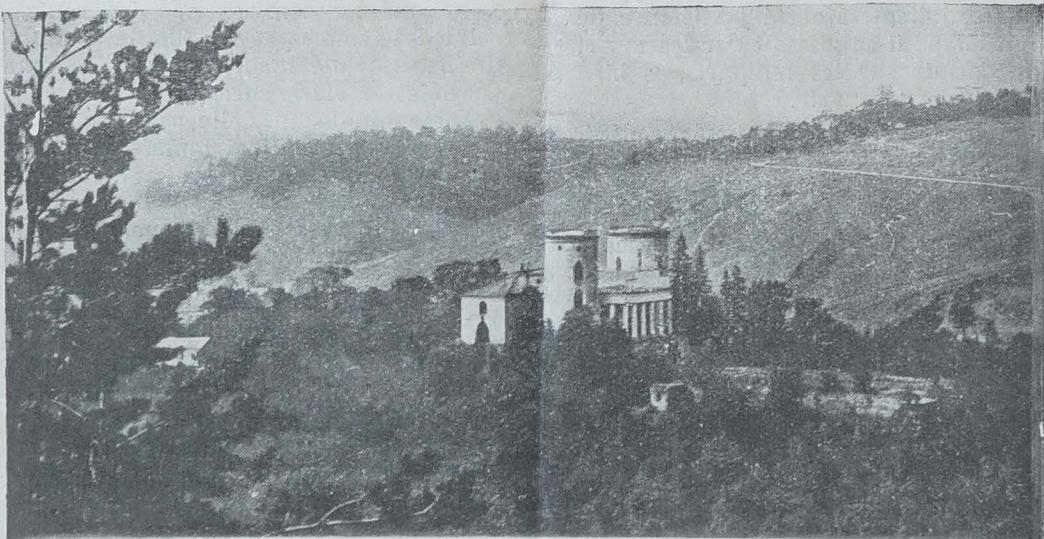
Ces jours d'automne étaient beaux et radieux. Est-il possible que devant un tel soleil les gens ne tombent pas dans les bras les uns des autres en chantant ? Ces fusillades ne peuvent être que des vivats ! Et cependant non. Les Turcs se sont jetés sur les Polonais. Ibrahim, qui s'imaginait qu'il prendrait en un jour cette petite forteresse, est rendu furieux par la résistance. Aujourd'hui, il a ordonné d'ouvrir le feu tout le long des remparts ; il est pressé, car Nuradyn vainqueur, approche, et il le raillera s'il le voit impuissant devant Trembowla ; ou bien Nuradyn arrivera vaincu, ayant à ses trousses l'armée polonaise avec le roi Jean, qui peut être ici d'un moment à l'autre. Aucune des deux alternatives n'est favorable à Ibrahim. Les Turcs se hâtent donc de cribler le château d'une grêle de balles. Il n'y a qu'un instant, un obus vient de coucher l'ours près de son puits et de démolir la roue. Le désespoir envahit les assiégés, car maintenant il sera très difficile d'avoir de l'eau.

Et alors commencent des chuchotements mystérieux dans les coins, bien que l'on continue à tenir tête aux Turcs. Quatre fois, les mines ont éclaté sans faire aucun mal, à la vérité, sauf un vacarme effroyable.

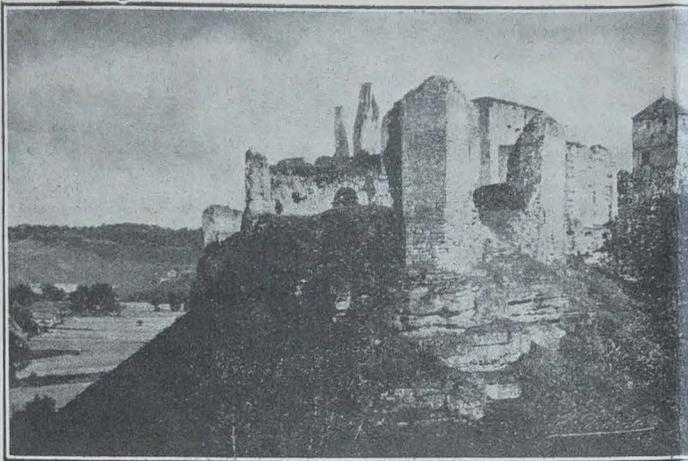
Mais il est visible que les Polonais perdent courage. Ils ne sont pas nombreux : à peine deux cents, en comptant les dragons de Chrzanowski, et ils sont travaillés par le peuple, les bourgeois, les femmes aux sentiments défaitistes. Chrzanowski doit agir pour deux, même pour trois sur les remparts. De sa propre main il a placé des canons ; il a jeté des ordres et des encouragements ; il a foi — non ! il veut avoir foi — en la résistance des hommes et croire que le château ne tombera pas. Il rêve de victoire, d'exploits extraordinaires. Mais le murmure de mécontentement augmente autour de lui. Les seuls hommes dont on peut être sûr, ce sont les 80 dragons de Cetner ; mais la situation devient de jour en jour plus menaçante et plus sombre.

Le douzième jour du siège, il y avait déjà 49 dragons et plusieurs nobles tués. Les murs étaient ébréchés en bien des endroits, les toits de bois s'enflammaient. Deux canons polonais avaient été détruits. Des sentiments toujours plus forts de doute et de découragement envahissaient la garnison. Le 16 septembre, le bombardement cessa pour un instant. Peut-être préparait-on de nouvelles tranchées ou bien changeait-on les canons de place. Quoi qu'il en soit, tout le jour le silence régna, aussi menaçant, peut-être, que le fracas de la bataille.

Madame Chrzanowska, avec ses servantes, venait justement de porter le repas du soir sur les remparts. Elle était habituée à aller souriante avec ses casseroles même au milieu de la fusillade la plus terrible. Quand elle fut revenue dans sa chambre joliment éclairée par une veilleuse, elle s'appuya lourdement à la table. Sur cette table, on avait écrit, il n'y avait pas longtemps : « Nous, Conseil des deux peuples de religion catholique et catholique grecque, de deux villes, la nouvelle et l'ancienne Trembowla, nous faisons serment de défendre courageusement, quand il le faudra, le château de Trembowla, tous unis indissolublement, et de mourir, s'il le faut, pour la Patrie... »



Château de Czerwonogród



RUINES DU CHATEAU DE SKALA

Et cependant, Madame Anne-Dorothee sent qu'il n'y a pas tant de courage et d'indissolubilité qu'on le dit autour d'elle... Pourtant, le château, bien que ce ne soit qu'un fort, a une grande importance pour la République. C'est pourquoi il a été si bien armé, c'est pourquoi il a une si glorieuse histoire. Toute la Podolie est couverte de petits châteaux semblables : Czerwonogrod, Skala, Budzanow, Olesko, Zloczow, Jazlowiec, Zbaraz, Brody, Podkamien — toute cette terre est semée des tombeaux de grandes familles héroïques... Trembowla a même été jadis une ville importante. Elle se trouvait sur la route de tous les pillards guerriers et de tous les tranquilles marchands de Kiev qui se rendaient par Halicz vers la lointaine Hongrie. Chacun de ces derniers apportait quelque chose à la forteresse, l'armait d'une façon quelconque. Et maintenant, cette ville, confiée aux soins de son mari, allait tomber aux mains des ennemis ? Etre remise aux païens, l'avant-veille, peut-être, de sa délivrance ?

Madame Anne-Dorothee voulait que son mari remplisse son devoir.

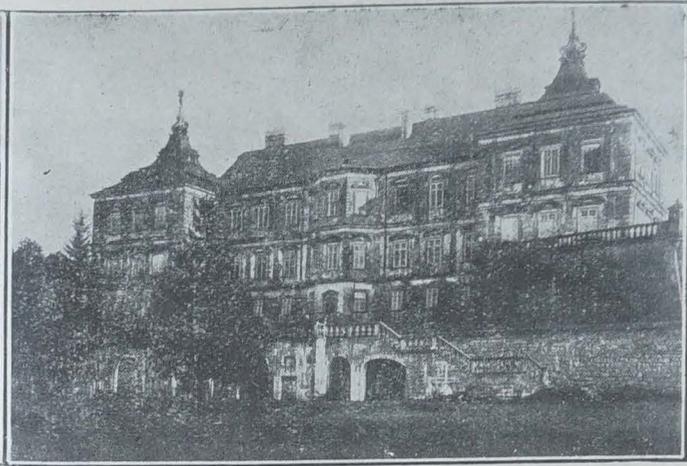
Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas, et Jasiiek, un garçon d'une douzaine d'années, se jeta dans les bras de sa mère. Il avait l'air emporté d'un jeune vautour, et ses yeux brillaient. Malgré la défense de sa mère, de temps en temps il se glissait sur les murs, et il lui arrivait de dormir sur les remparts, si bien caché qu'on ne pouvait le découvrir.

— Madame ma Mère! cria-t-il du seuil, tout essouffé. Savez-vous ce que préparent ces noblaillons ? Je revenais de voir le blessé Warzek, lorsque j'ai entendu qu'on discutait dans la chambre à côté. Il y a longtemps que je lis quelque chose de louche dans leurs yeux ; je me suis donc arrêté, je me suis glissé jusqu'à la porte et j'ai écouté. Aujourd'hui, à minuit, ils veulent hisser le drapeau blanc sur les murs du château !

La voix de l'enfant tremblait, et ses yeux lançaient des éclairs de désespoir. Madame Anne-Dorothee se dressa sur son siège.

— Qui oserait se rendre ? quand l'ordre du roi..., du reste, ton père ne permettra pas...

— Mon père est d'accord avec eux, murmura l'enfant en baissant la tête. Ils criaient tous autour de lui qu'ils avaient fait tout ce qu'il était possible de faire, qu'on ne pouvait exiger davantage d'eux...



CHATEAU DE PODHORCE

— Et ton père ? demanda dans un chuchotement Anne-Dorothee.

— D'abord, il leur parla sévèrement, puis il faiblit, et enfin il sortit, et alors ils se sont mis à parler du drapeau blanc. Le jeune garçon s'arrêta, hésitant. Mon père, lui non plus, ne croit plus à la venue du roi.

Madame Anne-Dorothee sentit ses jambes chanceler.

— Que je ne t'entende jamais dire des choses pareilles ! Ton père a la foi et persuadera les autres. Nous rendrons le château, mais à notre roi. Et maintenant, va dormir.

Le long des murs de la forteresse, Anne-Dorothee se hâte. Elle butte à chaque pas contre des briques écroulées ou manque de tomber dans des trous. Dans la nuit tranquille monte le bruit des conversations étouffées des soldats, ou bien le gémissement des blessés. Tout près du bastion situé à l'angle du château, elle rencontre son mari.

A la lueur de la lune, ils parlent longuement, et leurs voix se font de moment en moment plus violentes.

— Tu ne permettras pas que cette chose se fasse, dit-elle d'une voix durcie, qui n'a plus rien de féminin.

Il détourne la tête :

— Et toi ? Et Jasiiek ?

— Nous ne sommes pas les seuls. Notre sort est celui des femmes et des fils de soldats. Et n'est-ce pas un bonheur de mourir ensemble quand il n'est plus possible de vivre ensemble ?

Après un instant, elle ajouta :

— Je ne consentirai jamais à partager avec toi une vie déshonorée. Et si tout me manque, il me restera encore un moyen...

Elle a tiré de son corsage un poignard sur lequel jouent les rayons de la lune. Samuel regarde sa femme avec des yeux écarquillés. Est-ce bien elle, la compagne toujours accommodante, la femme tranquille et douce, la maîtresse de maison au bon caractère ? Messire Samuel est stupéfait, et ils s'en vont ainsi, lui, plein d'étonnement, elle pleine de colère, parmi la garnison, d'un groupe de soldats à l'autre. Ils poussent sévèrement devant eux les paresseux vers les remparts, et y restent eux-mêmes, contemplant la lune et la longue rangée des tentes turques qui s'étendent à l'infini.

Le matin, un combat acharné reprit. Les Polonais, les premiers, ouvrirent le feu. Le vorace Ibrahim le

Gros faillit s'étrangler en avalant ses dattes lorsqu'il entendit les premiers coups.

— Quoi ? quoi ? ils commencent !..

A ce moment on lui apporta une lettre qu'on venait de trouver sur un prisonnier. C'était une lettre du roi Sobieski aux assiégés, dans laquelle il leur annonçait que le surlendemain au plus tard, il serait aux portes de la forteresse. Ibrahim manqua s'étrangler une deuxième fois avec ses dattes. Et lorsque, le troisième jour au matin, Messire Samuel examina l'horizon vers le couchant, il resta muet de surprise. Il n'y avait plus une seule tente turque dans les environs, et très loin, du côté de Buczacz, des étendards semblaient étinceler dans la lumière, tandis qu'une longue vague noire se déroulait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Sont-ce les infidèles qui s'enfuient, ou le roi qui.. ?

— Le Roi arrive ! Les Turcs ont fui ! Le siège est levé !

Les cloches sonnent à toute volée dans le couvent abandonné des Carmélites et à Saint Spas. Les soldats, comme des fous, dévalent des remparts et courent au-devant du Roi. On s'embrasse, on se jette dans les bras les uns des autres en pleurant. Et le Roi arrive aux portes du château, au petit trot, tout armé et plein de joie, sur un cheval, lui aussi tout joyeux. Il jette un regard sur les remparts troués, sur les murs et la façade à moitié écroulés, et contemple longuement les cadavres.

— Oh ! oh ! l'affaire a été chaude ! Je vous remercie, Messieurs, de tout mon cœur je vous remercie. Et il serre dans ses mains des mains épuisées et encore sanglantes, et après être descendu de cheval, il presse contre son cœur Messire Chrzanowski.

— Je suis heureux, Monsieur le Lieutenant, de vous nommer colonel.

Tous les deux se dirigent vers les appartements, accompagnés de la suite du roi, Chrzanowski racontant les épisodes du siège, le Roi le félicitant pour sa belle conduite.

— Hum... la belle conduite, ça dépend, marmotta un noble assez mal embouché. Ce n'est pas que je veuille rien dire contre Messire Samuel : chacun sait que c'est un brave soldat. Mais s'il était commandant, il avait lui-même une commandante, et lorsque quelques-uns avaient la chair de poule, Madame Chrzanowska revenait donner du cœur à tous. Elle-même,

avec son jeune fils, ne quittait pas les remparts et quand il le fallait, elle savait bien aider à tirer le canon.

— Et où est-elle présentement, votre Madame Chrzanowska ? demanda le Roi.

Où voulez-vous qu'elle ait été, si ce n'est à la cuisine ?

Comme toujours, Madame Anne-Dorothee était près de son feu. Ayant appris que le Roi arrivait avec l'armée polonaise, elle surveillait ses casseroles, afin que tous aient un bon diner. Et voilà que tandis qu'elle était en train de préparer un savoureux ragoût dans une énorme marmite, les portes de la cuisine s'ouvrirent, et la silhouette d'un chevalier puissant, à l'armure magnifique, aux moustaches en bataille, apparut sur le seuil.

— Jésus de Nazareth, mais c'est le Roi ! s'écria Anne-Dorothee.

Et ne sachant comment cacher son tablier de cuisine, sa confusion, son bonheur et son étonnement, elle se jeta à genoux devant Sobieski. Le Roi sourit, et l'ayant relevée, il la prit à son bras et la conduisit dans le salon, comme une véritable princesse. Quand ils se trouvèrent entourés de la suite du Roi et des seigneurs, Sobieski se tourna vers elle :

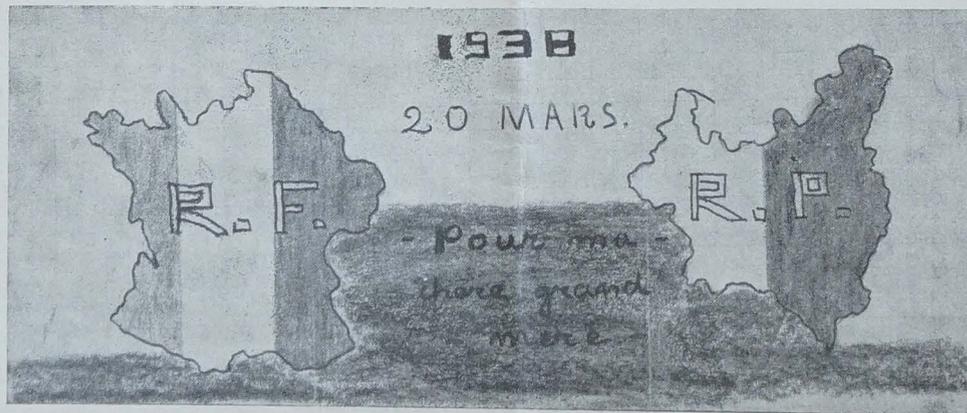
— Je vous remercie, Madame, plus vivement encore que mes soldats. Car je sais ce que représente, pour des guerriers, l'inspiration que leur apporte une femme.

Il resta un instant pensif, puis il reprit :

— Qui sait, Madame la Colonelle, s'il ne viendra pas un temps où vous devrez soutenir de votre cœur valeureux et de votre inspiration et peut-être même les armes à la main, non plus seulement une petite forteresse, mais la République chancelante toute entière ? La femme polonaise est bonne à tout, ajouta-t-il avec un sourire. Quand elle détache de sa taille le ceinturon de l'épée, c'est le cordon du tablier qui le remplace, et elle va tranquillement préparer le repas de son mari ou endormir ses enfants. C'est par là que la femme polonaise se distingue des femmes des autres nations...

Tous se mirent à rire franchement en regardant le tablier de Madame Anne-Dorothee, qu'elle se mit à dénouer, pleine de confusion.

M. J. WIELOPOLSKA.



FRANÇAIS ET POLONAIS DE TOUT TEMPS AMIS

A WAĞROWIEC

Notre ami, Christophe Kazmierski nous donne des nouvelles de la bibliothèque du Cercle Français du Lycée de Wağrowiec :

« Permettez-moi de vous parler encore de nous. Je ne sais pas si vous savez que notre bibliothèque française comprend 456 œuvres. Nous possédons des livres tels que « La Jeunesse d'Ernest Renan », de P. Lasserre ; « Essai sur l'imagination créatrice », par Ribot ; tous les classiques français ; « Histoire de la France », par Bonreçois ; « Encyclopédie de la Jeunesse » et plusieurs exemplaires du Petit Larousse illustré.

Dans les derniers jours, notre professeur nous a acheté quelques nouveaux livres comme : « Le français de tous les jours », par Deprai ; « Le notaire du Havre », par Georges Duhamel ; « La peur de vivre », de Bordeaux ; « La mort de Philæ », de Pierre Loti (nous avions déjà « Pêcheur d'Islande ») ; « Le Louvre (le Palais) » de G. Bazin.

Les livres sont lus par les élèves chez eux ou dans notre Salle française.

Nous avons reçu le N° 3 de « A travers le prisme », journal des lycéens de Wağrowiec.

Ce nouveau est aussi beau que les précédents et les Cercles français y consacrent deux grandes pages, signées d'Irène Ciepeszanka, à la Bretagne et aux Bretons. Il y a deux belles illustrations : un Breton et une Bretonne en costumes nationaux.

AU LYCEE GIZYCKI

Le 27 mars, une représentation française a été donnée par le Cercle Dramatique Français du lycée Gیزیcki. On a joué une pièce tirée de la nouvelle d'Anatole France « Le petit soldat de plomb » et un drame en deux actes de Madeleine Gauthey : « Pour les lys d'or » (ou « La Prise de Thouars »).

Ce ne sont plus les mêmes élèves que nous avons vus jouer « Le Petit Chose », « Le Gendre de M. Poirier » et tant d'autres pièces ; ceux-ci, ayant fini le lycée, ont cédé la place à leurs plus jeunes camarades. La directrice du cercle a prévenu que leurs premiers pas sur la scène seraient probablement trébuchants... Elle s'était trompée : les jeunes débutants ont mérité les applaudissements des spectateurs.

Le rôle de Julie, dans « Le Petit Soldat de Plomb », a été joué par Jeannette Gin... qui a vraiment ému le public par son jeu naturel et le ton à la fois sincère et direct. Le vieux domestique Jean a été très bien représenté par André Zeromski et Thadée Kosieradzki a été incomparable comme président du district. La plus jeune artiste, Danuta Dropińska, âgée de 10 ans, tenant le rôle de l'enfant de Julie, a été très applaudie.

« Pour les Lys d'Or » est une charmante pièce écrite en vers, toute pénétrée de la sublime idée de devoir, de clémence et de patriotisme. Les Vendéens s'étant soulevés pour la défense du trône, ne veulent pas souiller de meurtre leur « cause sacrée », et laissent la vie au général républicain qu'ils ont fait prisonnier à la prise de Thouars. Ils lui rendent la liberté, mais, ayant appris que leur prisonnier, revenu à Saumur, sera

guillotiné pour avoir rendu la ville, les vainqueurs veulent le garder en captivité pour lui sauver la vie. Il insiste et supplie à genoux de le laisser partir, croyant de son devoir d'obéir à la loi, même si elle est dure et injuste. On finit par céder à ses prières.

Au nombre des acteurs se sont distingués : Kosieradzki (le royaliste Lescure) dont le jeu a été plein de tempérament et de sincérité, surtout dans les passages d'un fort accent comme « Malheur aux bourreaux qui torturent la France ». Ligocki, jouant avec beaucoup de compréhension le rôle du général Cathelineau, Zeromski, le général républicain, Hiszfeld, Dardziński, Sokołowski.

Pendant l'entr'acte, un des premiers artistes du Cercle, M. Redo, a fait une agréable surprise au public en déclamant un monologue de « L'Aiglon » de Rostand. Les décors étaient dus aux élèves Hiszfeld et Ligocki. Les assistants ont manifesté leur vif plaisir à la vue du drapeau tricolore flottant au-dessus du rideau.

L'UNION FRANCO-POLONAISE

Depuis que notre Société existe, nous avons vu bien des mariages entre Françaises et Polonais, Polonaises et Français.

Nous voyons maintenant grandir des garçonnets et des fillettes qui sont la vivante preuve de l'alliance des cœurs franco-polonais.

Notre collaboratrice de Bourges, Mme Guyot, dont la fille a épousé le colonel Szykowski, a reçu de son petit-fils un si gentil dessin que nous lui avons demandé l'autorisation de le reproduire.

Le jeune dessinateur a six ans ; il sait qu'il a deux patries : la Pologne et la France. Il en parle les deux langues et il les aime toutes deux également.

Aidez-moi, Amis Polonais

Mes jeunes amis Polonais, je m'adresse à vous pour qu'ensemble nous menions à bien un beau projet. Je voudrais éditer des pages choisies de la littérature polonaise à l'usage de vos camarades français.

Il faut que chacun de vous m'écrive pour me donner des indications et des conseils.

Quels sont à votre avis, les pages prises dans les poètes et les prosateurs polonais, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, qui peuvent donner une juste idée de votre belle littérature à vos camarades Français ?

Naturellement, il faudra qu'elles soient faciles à comprendre par ce public étranger, qui ne connaît pas aussi bien que vous l'histoire de la Pologne, ni ses anciennes traditions.

Ceux d'entre vous qui pourront le faire me rendront un grand service en recopiant les pages qu'ils voudront spécialement me recommander.

Merci d'avance à tous. Dès maintenant j'attends vos lettres.

ROSA BAILLY.

Que faisons-nous pour l'amitié franco-polonaise

Un programme pour l'année scolaire 1938-39

Chers lecteurs français, ce n'est pas tout d'aimer la Pologne. Il faut faire quelque chose pour resserrer encore l'alliance des cœurs polonais et français, qui dure déjà depuis près de mille ans.

Pour ne remonter qu'au siècle dernier, les grands écrivains français dont nous sommes si fiers : Victor Hugo, Michelet, Lamartine, et une foule d'autres, mettaient leur plume au service de la Pologne opprimée. Des orateurs sacrés, comme Lamennais ou Lacordaire, prêchaient sa cause du haut de la chaire en paroles enflammées. Vos grands-pères organisaient pour les proscrits polonais des ventes de charité ; ils ouvraient toutes grandes leurs maisons aux exilés.. Pendant la grande guerre, vos pères se sont battus en pensant à la libération de la Pologne et ils étaient heureux de penser que leur sacrifice l'aiderait à sortir de sa longue misère.

Et vous, qu'allez-vous faire, mes amis ?

La Pologne est tirée d'esclavage, c'est maintenant un grand et puissant état, qui ne cesse de se développer. Pensez que sa population, en vingt ans, a passé de 28 à 35 millions d'habitants ! Elle va bientôt dépasser la nôtre ! Mais l'amitié millénaire entre les deux nations doit se développer encore davantage, maintenant qu'elle n'est plus gênée par les oppresseurs des Polonais.

Nous allons vous proposer tout un programme pour l'année qui vient :

1° Engageons-nous d'abord à *mieux connaître* cette Pologne amie. Etudions son histoire, sa géographie, sa littérature. C'est nous qui y gagnerons, croyez-moi, encore plus qu'elle n'y gagnera elle-même. Si vos manuels vous paraissent incomplets, demandez aux « Amis de la Pologne » leurs publications qui vous seront envoyés à titre gracieux.

2° Préparons-nous pour aller *lui rendre visite* aux grandes vacances prochaines. Pour cela, étudions un peu sa langue à l'aide de « Notre Pologne ». La Société des Amis de la Pologne vous mettra en rapport, le moment venu, avec des familles polonaises qui vous accueilleront à bras ouverts.

3° Noël sera vite venu ! N'oubliez pas qu'il y a en France près d'un demi millions de travailleurs polonais auxquels nous devons la prospérité de nos mines dans le Nord, et qui empêchent nos campagnes de tourner au désert dans l'Est, le Centre, le Sud et le Sud-Ouest.

Ils se sentiront tristes en ce jour de fête d'être si loin de leur patrie ; montrons-leur qu'ils n'ont fait que changer de patrie et qu'ils sont parmi des amis sincères. Garnissons leurs *Arbres de Noël* de toutes sortes de cadeaux : des vêtements pour les plus pauvres de leurs enfants, des joujoux et des bonbons pour tous. Les dons seront reçus dès maintenant aux bureaux des « Amis de la Pologne », 16, rue de l'Abbé-de-l'Épée. Si vous voulez les apporter directement à un Arbre de Noël polonais de votre connaissance, ce sera d'ailleurs encore mieux.

4° Vous appellerez à Mesdames et Messieurs professeurs que les Amis de la Pologne tiennent votre disposition des *expositions scolaires* qui consistent de vrais voyages à travers la Pologne. En voyant les belles images qui les constituent, on s'imagine **promener dans les rues aériées de Varsovie**, autour des antiques monuments de Cracovie. On croit suivre les sentiers des Karpathes ou errer aux bords des lacs Kachoubie..

Il existe aussi des *expositions d'art populaire polonais* que les Amis de la Pologne prêtent aux écoles. On y voit mille objets d'un goût ravissant, et des étiquettes ou des papiers découpés qui montrent quelle joyeuse vitalité anime les Polonais.

5° Ne manquez pas de demander comme cadeaux de fête ou d'anniversaire ou comme récompense de votre bonne conduite un beau *livre sur la Pologne*, à mettre dans votre bibliothèque privée. Demandez aussi que vos *bibliothèques de classes* soient pourvues de tels ouvrages. Nous vous recommandons particulièrement

RAYMOND MATTON : *La Pologne*, abondamment illustré (Librairie Natan). Prix : 14

PIERRE FRANCASTEL : *La Pologne Pittoresque*. Editions des Beaux Pays (Librairie Arthaud Grenoble) Prix des Amis de la Pologne en 1935. Prix : 30

ROSA BAILLY : *Au cœur de la Pologne*. Editions des Amis de la Pologne. Prix : 10

SUZANNE STROWSKA : *Légendes Polonaises*. (Bloud et Gay) Prix : 10

SUZANNE STROWSKA : *Nouveaux contes polonais*. (Librairie Boivin). Prix : 11

EVE CURIE : *Madame Curie* (Editions N.R.F.) Prix : 30

En outre, un catalogue des principales publications sur la Pologne et des traductions de littérature polonaise en français vous sera adressé sur simple demande par les amis de la Pologne.

6° N'oublions pas notre correspondance déjà commencée avec nos amis polonais ! Et pouvons-nous nous contenter d'un seul correspondant ? Ecrivons à plusieurs et envoyons là-bas de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié. Vous en recevrez vous-mêmes de charmants !

7° ...Mais c'est votre cœur qui voudra trouver suite. Faites-nous part de vos bonnes idées, de vos excellentes suggestions, nous les reproduirons dans ces colonnes et nous attribuerons un prix aux meilleures d'entre elles.

Et maintenant, chers amis, travaillez de bon cœur à rendre indestructibles les liens déjà si nombreux qui unissent Pologne et France. Soyez les continuateurs de Colbert, Plélo, Napoléon, et de tant d'autres Français qui ont voulu l'union indestructible entre les deux pays !

